

CLOE

Grandir



*Capter l'enfance
c'est couper les ailes d'un papillon*



Préface

L'objectif de ce livre est d'expliquer aux parents que dès la conception, le fœtus ressent des émotions, transmises par sa mère, et qu'il ne vit qu'au travers des émotions de sa mère. L'enfant se nourrit du sang de sa mère. Si c'est une mère dépressive, une mère psychotique, une mère qui a des angoisses, comme les hormones passent dans le sang pour nourrir l'enfant, l'enfant le ressent, il le vit. Et cela à partir du quatrième mois de l'appareil fœtal. C'est reconnu.

Par ailleurs, un enfant de 0 à 3 ans a besoin de certains éléments vitaux, de 3 ans à 9 ans d'autres éléments, et ainsi de suite. S'il ne les a pas, il n'évolue pas normalement.

D'où la nécessité, au cours de la période où l'enfant grandit, de faire très attention. La question que je me pose est de savoir si cette donnée est intégrée.

Je voudrais ainsi faire comprendre que la généalogie, la psycho-généalogie, a énormément

d'importance, et influence les comportements des adultes plus tard. Les parents transmettent leur histoire à leurs enfants. Il faut savoir qu'un adulte en colère est un enfant blessé.

Depuis vingt ans que je pratique le métier de psychothérapeute, je m'aperçois que toutes les histoires des adultes sont reliées à une histoire familiale. Quand une personne vient me voir, je suis obligée de remonter dans son histoire familiale, quel que soit le comportement pour lequel elle vient me consulter, et même si cette personne a eu des parents aimants, cela peut avoir généré des angoisses, la peur de perdre le cocon familial, la peur de devenir adulte.

Aujourd'hui, dans mon métier, je suis confrontée, bien souvent, à travers mes patients, à ma propre histoire. Et même si je maintiens une certaine distance, il se crée forcément une forme d'empathie. Une fois que le patient est parti, j'oublie. Cela s'apprend dans ce métier, mais le vécu reste toujours vivant en soi. C'est ainsi pour tous les thérapeutes d'ailleurs.

Quoi qu'il arrive, nous sommes tous reliés à notre histoire familiale, à l'origine de nos parents. Nos parents eux-mêmes transportent leur histoire, ils nous la transmettent, la projettent sur nous.

Le but que je poursuis à travers ce livre, ce n'est pas d'apitoyer les lecteurs sur mon histoire, mais de m'adresser aux adultes qui vont mal, aux parents qui sont en proie eux-mêmes à la violence vis-à-vis de

leurs enfants, pour qu'ils sachent qu'ils n'ont pas à en avoir honte, qu'ils sont avant tout victimes de leur propre histoire. Les parents maltraitants aujourd'hui, sont souvent les enfants maltraités d'hier. J'ai moi-même été, vis-à-vis de mon fils, une mère violente, une mère *abandonnante*, une mère moralement défaillante. Et avant cela, ma mère, dont j'ai subi les mauvais traitements, avait été abandonnée elle-même. C'est la reproduction d'un même schéma. Un enfant ne naît pas avec la violence en lui, il *devient* violent, parce que le monde qui l'environne va lui apporter ces informations-là, ce matériau-là, il n'en a pas d'autres pour se construire.

L'adulte qui va lire ce livre ne le fera pas par hasard. On ne lit pas ce genre d'histoire si on ne s'y retrouve pas, d'une manière ou d'une autre. En général, on préfère les histoires gaies, on ne va pas spontanément vers les histoires tristes. Mais les livres qui font pleurer dans les chaumières, on ne les lit que si on cherche à s'y retrouver. Si le lecteur accroche à une telle histoire, c'est qu'il y retrouve quelque chose de lui, et qu'il veut comprendre. Et ce qu'il faut qu'il comprenne, avant tout, c'est qu'il n'est pas responsable, qu'il est victime d'une éducation, et d'une histoire, il faut qu'il se rende compte qu'il peut s'en sortir.

La personne qui se reconnaît à travers ce livre, une femme violente par exemple, ou un père violent, ou un père abandonnant, ou un père défaillant, ou

alcoolique, peu importe, doit comprendre qu'il ne faut pas avoir honte d'aller taper à une porte, qu'il y a des gens qui peuvent l'aider, même anonymement, mais il faut que cette personne s'ouvre, qu'elle sorte de sa propre souffrance. Il s'agit donc d'interpeler ces personnes « malades », et de leur redonner de l'espoir.

Mais je m'adresse aussi à un public plus large, je veux toucher les enseignants, les éducateurs, les assistantes maternelles en crèche, toutes les personnes qui peuvent être concernées indirectement, par une situation identique, un voisin, une voisine, une amie, des grands-parents, afin de les sensibiliser. Je veux alerter tout le monde, car cette violence, on la rencontre tous les jours, à tous les coins de rue. Dans les écoles, vous voyez parfois les aides-maternelles qui traînent les petits et qui les secouent, je ne dis pas qu'il faut les prendre comme des sucres, mais il y a des limites.

A tout moment, même simplement en marchant dans la rue, on peut saisir un comportement, un geste, des mots, qui peuvent être néfastes pour un enfant.

Ainsi, j'ai entendu un jour, dans la rue, une adulte, était-ce la mère ou une assistante maternelle, je ne sais pas, qui a dit à l'enfant qu'elle accompagnait : « Tu es dégueulasse, tu pues ! ». On ne dit pas ça à un enfant, il faut faire attention à ces mots-là, parce qu'ils ont un impact sur l'enfant, ils sont destructeurs. Il faut que l'enfant ait un regard d'amour. S'il ne l'a pas, c'est que sa mère ne peut pas

le lui donner, et si elle ne peut pas le lui donner, c'est qu'on ne lui a pas appris à le faire. Donc, cette mère est une victime. Le père aussi peut être une victime. Victime d'un père alcoolique, ou d'un père violent, ou violeur. Des hommes qui ont été violés viennent en thérapie. Ce sont des hommes qui sont devenus violents, ou violeurs, ou ont une addiction au sexe, ce sont des hommes en colère. Les hommes violents sont des hommes qui souffrent eux aussi. Ce n'est pas parce qu'ils sont violents qu'ils ne souffrent pas. Ils souffrent.

Au cours de ma formation de thérapeute, J'ai eu à faire un stage dans un Centre de malades difficiles, des violeurs, des tueurs, etc... En regardant les dossiers, j'ai pu constater qu'ils avaient tous, mais tous, la même histoire. C'étaient des hommes extrêmement violents, qui avaient été abandonnés dans des foyers, violés, fracassés par leur famille... Alors, forcément, quels moyens ont-ils de s'en sortir ? Qu'on les condamne c'est normal, mais on pourrait ne pas en arriver là en détectant chez l'adolescent la souffrance qu'il endure. Un jeune adolescent violent, c'est un enfant qui appelle au secours, qui dit : « aidez-moi ! », Tous les ados qui sont violents, qui se droguent, qui s'adonnent à l'alcool, c'est pour échapper à quelque chose. J'en suis convaincue, je suis passée par là. Et j'en reçois en thérapie. En fait, ils appellent au secours. Même des parents aimants peuvent exercer une forme de violence à leur insu : un

père qui est parti, un père qui ne s'intéresse plus à son enfant, c'est aussi de la violence. De quoi ces ados ont-ils besoin ? D'une attention différente. Un jeune qui se drogue, à 15 ans, que cherche-t-il ? Il est trop facile de mettre ça sur le compte des mauvaises fréquentations, et de se dire qu'il se laisse entraîner. Car en fait, il lui manque quelque chose, qu'il ne trouve pas à la maison, et il ne peut pas l'exprimer. Pourquoi ne peut-il pas l'exprimer ? Parce qu'on ne lui permet pas de l'exprimer.

La violence peut être aussi bien physique, psychologique, morale... et touche toutes les catégories sociales. Les milieux dits *favorisés* ne sont pas du tout à l'abri de ces situations comme on pourrait le croire. Et dans ces milieux, les personnes qui subissent la violence se taisent. Elles ne doivent pas se taire, elles peuvent aller voir des thérapeutes, qui vont les aider à reprendre confiance en elles.

Le but c'est d'interpeler les personnes qui vivent la violence, les acteurs, mais aussi les spectateurs, parce qu'on peut être témoin de la violence.

Dans mon cas personnel, ça n'était pas visible, parce que j'étais très souriante. Et surtout, c'était il y a quarante-cinq ans, à cette époque, on ne parlait pas de ces sujets. Aujourd'hui, on en parle. J'ai passé une grande partie de mon enfance et de mon adolescence avec une minerve, parce que ma mère m'attrapait par les cheveux, et me secouait dans tous les sens, à tel point que j'en saignais du nez, et que je souffrais

d'élongations, d'étirements, au niveau des épaules, et pour me remettre les cervicales droites, je devais porter cette minerve. Voilà comment j'étais traitée. Ma capacité respiratoire s'est arrêtée à l'âge de 12 ans. Mais à mon époque, qui plus est dans le milieu où j'étais, on n'abordait pas ces questions, c'était impensable, inenvisageable. Aujourd'hui, ça n'est plus le cas.

Alors, comment empêcher que cette violence s'exerce ? Comment ce livre peut-il servir à ça ?

Les personnes violentes elles-mêmes doivent prendre conscience de leur situation, il faut les déculpabiliser, et leur dire : « ok, tu es comme ça, mais ça n'est pas de ta faute. Tu es comme ça parce qu'il y a quelque part, dans ta vie, quelque chose qui a fait que tu es comme ça... »

Le but c'est donc d'aider les gens qui sont dans la violence non pas en tant que victimes, mais en tant qu'acteurs, pour qu'ils expriment leur souffrance à eux.

Mon histoire est un condensé de toutes les formes de violences que l'on peut subir, et dans lesquelles de telles personnes peuvent se retrouver, un père alcoolique, une mère dépressive, ils peuvent se retrouver dans tout ça, et s'apercevoir qu'on peut s'en sortir. Mais si on ne tape pas à la bonne porte, il n'y a pas d'issue. On arrive à 57 ans, comme mon frère, et on a perdu sa vie. Voilà ce que je veux qu'ils entendent. Mais même tardivement, il est encore

possible de s'en sortir. Un de mes patients est venu me consulter pour la première fois à l'âge de 60 ans. Il m'a regardée, il m'a dit : « Aidez-moi ». C'était quelqu'un de violent, qui battait les femmes, d'une brutalité incroyable. Eh bien, il a compris. J'ai travaillé avec des photos de sa mère, avec des photos de sa famille, je voulais qu'il comprenne qu'il était victime. Pourtant il avait 60 ans.

Le problème est que les assistantes sociales n'ont aucune formation médico-psychologique, ou très peu les éducatrices non plus. Ça n'est pas normal. Elles ont un module de huit heures, mais qu'est-ce qu'on traite en huit heures ? La psychologie de l'enfant ? La psycho-généalogie de l'ado ? En huit heures de formation de psychologie, que sait-on de l'enfant ? Que sait-on de l'adolescent ?

Moi-même, au cours de ma pratique de thérapeute, j'ai eu des cas de femmes battues, en détresse totale, contraintes de vivre à travers leur mari, à travers la classe sociale de leur mari. Combien il y en a dans ce cas ! Ce sont des femmes qui ont peur, parce qu'elles n'ont aucune arme, aucun moyen de résister, il ne faut pas les juger. Elles ont peur de quitter leur mari, peur du regard des autres. Bien souvent, elles ont vu leur mère se faire battre, et elles ont été battues avec elle, elles ont vu leur mère avoir peur, et elles reproduisent le même modèle. Les femmes battues ne sont pas protégées.

Je pense à ce fait divers récent, une femme qui a

tué son mari. Les gens, sur les forums, la condamnent, ils disent : « Pourquoi n'est-elle pas partie avant ? » Mais une femme sous l'emprise de la violence ne peut pas faire ça, c'est comme un enfant battu, un enfant à 3 ans ou 4, ou 5, il ne part pas, parce qu'il ne sait pas où aller, il ne sait pas quoi faire. C'est exactement la même chose dans le cas d'une femme battue, elle ne sait où aller. Peut-être cette femme a vu sa mère se faire battre, elle a peut être elle-même été battue par son propre père, et le cycle continue...

L'idée est de changer le regard sur la violence, et au lieu de la condamner, la regarder en face et essayer de la comprendre.

Je souhaite également montrer la différence qu'il y a eu entre mon frère et moi, dans la réponse à une même situation. Nous sommes des exemples concrets de la possibilité qui existe de s'en sortir, ou de ne pas s'en sortir. Mon frère, lui, a complètement reproduit le schéma de violence de son enfance, il n'a jamais voulu se faire aider, il n'a jamais tapé aux portes, il n'a jamais eu la chance de rencontrer une main tendue, quelqu'un qui lui dise : « fais-toi aide ». Or il a 57 ans, il a vécu avec plusieurs femmes, il a eu six enfants, dont un qu'il a abandonné, et que j'ai moi-même quasiment élevé, un autre qu'il a abandonné, quatre autres enfants. Il a choisi des métiers suicidaires. Il était démineur dans l'armée. Il a fait toutes les guerres qu'il pouvait faire. En fait il cherchait à se démolir, mais comme il n'avait pas la

force personnelle de le faire, il cherchait des métiers où il pouvait se désintégrer. Il est alcoolique, il est dépressif. Bref, il est détruit.

Moi je ne suis pas détruite. Pourquoi ? Pourquoi est-ce que moi, je m'en suis sortie et pas mon frère ? Eh bien, je m'en suis sortie grâce à ce qu'on appelle la *résilience*, la résistance par le silence. Des chercheurs, depuis quelques années, se penchent sur les victimes de la guerre, et s'interrogent pour savoir pourquoi certains s'en sortent, et d'autres pas. C'est que je suis tombée sur les bonnes personnes, il y a toujours sur votre chemin, des gens pour vous tendre la main. Il faut se tourner vers ces personnes, les regarder bien en face, et leur dire « merci ». Il faut le faire. Mais bien souvent on a honte, la pudeur vous en empêche.

Je suis convaincue qu'on ne peut pas s'en sortir si on n'arrête pas cette chaîne qui tourne sans fin, et qui fait que la violence se reproduit de génération en génération. Cela signifie qu'il ne faut pas seulement protéger l'enfant ou la victime en général, mais aussi l'adulte qui est auteur de la violence.

Le projet d'écrire un livre pour raconter mon histoire remonte à loin, je l'avais même commencé. Mais j'en ai différé la réalisation afin de finir la psychothérapie analytique, dans laquelle je m'étais engagée, et qui me permet de chercher à comprendre le pourquoi de chaque situation, de chercher ce qu'il y a derrière. Quand une personne me dit : « je suis angoissée », j'en déduis qu'il y a une cause à cela,

parce qu'on ne naît pas avec l'angoisse, on *devient* angoissé. Donc, il faut *remonter*, trouver les défaillances, de la naissance à l'âge adulte. Les périodes d'angoisse doivent être réparées. Sinon, ou on stagne, ou on régresse.

EXTRAIT

J'ai 56 ans. Ma mère est morte en juin de l'année dernière, elle n'a jamais reconnu sa violence.

Ma mère ne voulait pas d'enfant. Toute sa haine vient sans doute de là. Elle l'a toujours dit, elle a toujours dit également qu'elle avait voulu avorter, pendant la grossesse de mon frère et pendant la mienne. Nous le savions. Nous avons vécu avec cette idée.

A l'époque, pour avorter, on utilisait des préparations à base de queue de persil. Quand on fait cela, l'enfant le sent, il sait qu'il est en train de se produire quelque chose pour le faire tomber. Lorsqu'une mère est angoissée ou stressée ou dépressive, peu importe, lorsqu'elle ne désire pas son enfant, elle se contracte et l'enfant inconsciemment se recroqueville, se fait tout petit pour se faire oublier.